Croire et connaître
Etude de texte

Bachelard, *La Psychanalyse du feu,* Avant-propos

Auteur du *Nouvel esprit scientifique*, Gaston Bachelard, peut être classé parmi les épistémologues du XXè siècle. Mais son œuvre présente un autre visage : la *Psychanalyse du feu, L'eau et les rêves* explorent l'imaginaire individuel et collectif, manifestent les structures archaïques de l'inconscient. Bachelard explore donc l'objectivité scientifique d'une part, les méandres de l'onirique, d'autre part ; les réquisits de la connaissance objectives, les multiples manifestations de l'imagination et de la croyance. Cette œuvre duale a pourtant une profonde unité : pour accéder à la connaissance objective pure, il faut se déprendre des représentations et des attentes subjectives ; et pour cela, il faut bien les connaître. Ainsi, l'étude des croyances, des imaginaires permet-elle au scientifique de s'en dépouiller.
Toutefois les choses ne sont pas aussi simples : le discours poétique, comme la croyance, prétend parler de ce qui est et non pas seulement des affects du sujet. Il y a là une vraie prétention à l'objectivité. En retour, la difficulté se redouble : la connaissance scientifique n'existe pas sans un sujet connaissant. Comment donc comprendre le type d'objectivité du discours de croyance ? Comment comprendre le statut du sujet de la connaissance scientifique ?

> *Il suffit que nous parlions d'un objet pour nous croire objectifs. Mais par notre premier choix, l'objet nous désigne plus que nous ne le désignons et ce que nous croyons nos pensées fondamentales sur le monde sont souvent des confidences sur la jeunesse de notre esprit. Parfois nous nous émerveillons devant un objet élu ; nous accumulons les hypothèses et les rêveries ; nous formons ainsi des convictions qui ont l'apparence d'un savoir. Mais la source initiale est impure : l'évidence première n'est pas une vérité fondamentale. En fait, l'objectivité scientifique n'est possible que si l'on a d'abord rompu avec l'objet immédiat, si l'on a refusé la séduction du premier choix, si l'on a arrêté et contredit les pensées qui naissent de la première observation. Toute objectivité, dûment vérifiée, dément le premier contact avec l'objet. Elle doit d'abord tout critiquer : la sensation, le sens commun, la pratique même la plus constante, l'étymologie enfin, car le verbe, qui est fait pour chanter et séduire, rencontre rarement la pensée. Loin de s'émerveiller, la pensée objective doit ironiser. Sans cette vigilance malveillante, nous ne prendrons jamais une attitude vraiment objective. S'il s'agit d'examiner des hommes, des égaux, des frères, la sympathie est le fond de la méthode. Mais devant ce monde inerte qui ne vit pas de notre vie, qui ne souffre d'aucune de nos peines et que n'exalte aucune de nos joies, nous devons arrêter toutes les expansions, nous devons brimer notre personne. Les axes de la poésie et de la science sont d'abord inverses. Tout ce que peut espérer la philosophie, c'est de rendre la poésie et la science complémentaires, des les unir comme deux contraires bien faits. Il faut donc opposer à l'esprit poétique expansif, l'esprit scientifique taciturne pour lequel l'antipathie préalable est une saine précaution.*
>
> **Bachelard *Psychanalyse du feu* Avant-propos**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Croire et connaître

Etude de texte

« Il suffit que nous parlions d'un objet pour nous croire objectifs ».
D'entrée de jeu apparaît la **relation étroite entre le langage et la croyance** Le fait même de parler d'une chose la met à distance, la situe relativement à d'autres objets, la fait entrer dans un monde commun, celui des sujets parlants. Dès lors advient la conviction que ce discours est objectif, qu'il n'attribue à l'objet que des déterminations qui lui appartiennent : comment pourrait-il en être autrement puisque je vise cet objet par des mots que je n'ai pas inventés, qui ne viennent en aucune façon de moi-même ? Or cette croyance relève de l'illusion. En effet, le discours possède bel et bien cette capacité de mettre à distance le sujet et l'objet ; mais cette distanciation n'est pas *ipso facto* objectivité. Ces mots qui ne viennent pas de moi ont une histoire, véhiculent un imaginaire collectif auquel je participe.
Ainsi **la première croyance ne porte pas sur l'objet mais sur notre rapport à l'objet** : sans examen critique, nous posons comme allant de soi le caractère objectif du discours. . **La croyance est en ce sens toujours première** : elle est notre rapport primordial au monde ; spontanément, nous prenons pour existant ce qui frappe notre sensibilité ou notre imagination. Spontanément, nous croyons que les choses sont comme elles nous apparaissent, sans apercevoir qu'elles nous apparaissent en vertu de notre attente, elle-même structurée par l'imaginaire collectif et individuel. La croyance est ainsi indissociable d'une position d'existence : il y a croyance parce que le sujet se représente sa représentation comme l'indice d'une réalité qui la transcende ; dans le cas contraire, il ne s'agit que d'une fiction perçue comme telle. C'est bien parce que la croyance a la forme de l'objectivité que la recherche de l'objectivité effective doit en passer par une critique de la croyance.
Il s'agit alors d'opérer un renversement paradoxal : le langage dévoile non pas la chose mais le sujet qui parle : pétri de ses croyances, il les manifeste, occultant par là même l'objet. Loin d'énoncer ce qui appartient à l'objet, le discours manifeste la jeunesse de l'esprit, son immaturité, son absence de détour critique.
Ainsi la croyance peut-elle être appréhendée *a posteriori* comme le fruit de la précipitation, de l'incapacité à faire le partage entre l'image et la chose, le désir et la réalité … il s'agit alors, pour le scientifique, de faire le partage entre la conviction intime et le savoir, de dépasser les motifs inconscients, les mobiles oniriques qui l'attachent à l'affirmation.

Mais l'analyse critique ne porte pas seulement sur le sujet qui parle : elle doit porter aussi sur l'objet du discours. Pour accéder à l'objectivité, il faut non seulement rompre avec les scories de la subjectivité individuelle mais il faut, de plus, rompre avec l'objet premier. L'objet immédiatement saisi est, en effet, associé à des impressions subjectives, à des souvenirs d'enfance, à des images mythiques. Le monde qui hante les sujets n'est pas fait

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

de chimères ou d'abstractions : c'est la réalité sensible elle-même qui l'alimente et l'évoque tout à la fois. En ce sens, **la croyance est incarnée dans le rapport au monde** : ce que l'on croit à propos des objets dépend en grande partie de l'inscription sociale de l'objet, du contexte culturel dans lequel il se trouve. L'objet fascine ou répugne à partir de ce que l'on dit de lui : « on n'a peut-être pas assez remarqué que le feu est plutôt un *être social* qu'un *être naturel*. Pour voir le bien fondé de cette remarque, il faire de la psychologie positive, en examinant la structure et l'éducation d'un esprit civilisé. En fait, le respect du feu est un respect enseigné ; ce n'est pas un respect naturel. [...] *En réalité, les interdictions sociales sont les premières.* L'expérience naturelle ne vient qu'en second lieu pour apporter une preuve matérielle *inopinée*, donc trop obscure pour fonder une connaissance objective. La brûlure, c'est-à-dire l'inhibition naturelle, en confirmant les interdictions sociales, ne fait que donner, aux yeux de l'enfant, plus de valeur à l'intelligence paternelle. » Ainsi les objets sur lesquels se porte la philosophie de la nature sont-ils étroitement dépendants d'affects, de désirs, de souvenirs : il s'agit de se détourner donc des « séductions qui faussent les inductions. Il ne serait pas difficile de refaire pour l'eau, l'air, la terre, le sel, le vin, le sang, ce que nous avons ébauché ici pour le feu. A vrai dire, ces substances immédiatement valorisées, qui engagent l'étude objective sur des thèmes sans généralité, sont moins nettement doubles – moins nettement subjectives et objectives – que le feu ; mais elles portent tout de même une fausse marque, le faux poids des valeurs non discutées ».
Il faut donc rompre avec le premier rapport au monde pour accéder à l'objectivité : l'ordre de l'imaginaire et de la croyance est premier : la croyance n'est donc pas une perversion de la raison claire et distincte ; elle n'est pas l'obscurité du crépuscule, qui advient en vertu d'une forme de décadence, de perte de vigilance. Elle est le rapport primitif au monde. Cette antériorité chronologique ne lui donne aucune priorité axiologique : elle ne vaut pas mieux sous prétexte qu'elle serait antérieure. Mais elle indique une structure profonde dont il est impossible de se départir définitivement. Il faut un effort de tous les instants pour adopter une attitude inverse à l'attitude première : l'ironie contre l'émerveillement, la méfiance contre la confiance, la solitude aride contre le monde commun. L'alchimiste sommeille toujours sous l'ingénieur. L'ascèse de l'objectivité ne connaît pas de répit : il s'agit de guérir d'une infirmité qui consiste à prendre ses représentations pour la chose même, de croire parler de l'objet alors que l'on est enfermé dans ses propres représentations. « voici notre but : guérir l'esprit de ses bonheurs, l'arracher au narcissisme que donne l'évidence première, lui d'autres assurances que la possession, d'autres forces de la conviction que la chaleur et l'enthousiasme, bref des preuves qui ne seraient point des flammes ! »

Le dépassement de la croyance est donc une « brimade » de soi-même, une lutte : la croyance est au principe, une tendance égocentrique et anthropocentrique ; sous couvert d'affirmer une réalité extérieure au sujet, elle se contente de projeter sous forme d'objectivité ce qui n'est que subjectif. Ainsi, « quand nous nous tournons vers nous-mêmes nous nous détournons de la vérité. Quand nous faisons des expériences *intimes*, nous contredisons fatalement l'expérience objective. » Il faut l'audace de rencontrer une vraie altérité : la croyance forme le monde à mon image, introduit la cohérence que j'attends, réponds à mon désir en creux. Surmonter la croyance, c'est affronter ce qui étonne, faire face au silence des choses, au dénuement affectif.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

La recherche scientifique opère donc une double mutation du sujet et de l'objet : elle remplace l'objet immédiat, informé par les croyances, par un objet construit *a posteriori*. Elle remplace le sujet individuel et concret par un sujet désincarné et impersonnel, réduit à ses facultés cognitives.

Or ce jeu de substitutions ne peut valoir de façon universelle : la connaissance objective n'annule pas l'enracinement dans le monde sensible. Le fait de connaître la structure élémentaire de la matière est d'un autre ordre que l'expérience immédiate du monde sensible. Le fait de savoir qu'objectivement les deux bords du chemin ne se rencontre pas à l'horizon n'empêche pas de les percevoir ainsi.
La philosophie a donc pour tâche de rendre complémentaire l'esprit poétique et l'esprit scientifique. L'intelligence de la croyance est donc de comprendre que sa prétention à l'objectivité ne peut valoir absolument : elle ne vise pas un objet pur de représentations subjectives. Mais cela ne doit pas en impliquer le rejet : il y a croyance parce que l'horizon immédiat de notre existence est toujours tout à la fois objectif et subjectif, fait de réalités indépendantes de notre représentation et d'images, d'affects, qui acquièrent une forme d'objectivité parce qu'ils structurent le monde commun.
Il y a place pour la croyance parce qu'il n'est pas possible de ramener toute réalité au quantifiable vérifiable ; parce que la connaissance scientifique n'épuise pas le réel.
La part d'implicite, de flou, de crépusculaire qui tient à l'incarnation sensible, à l'intersubjectivité échappe irrémédiablement au discours scientifique.

Par Frédéric Laupies, professeur en classes préparatoires,
auteur de *Leçon philosophique sur la croyance*, Major, PUF.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.